

Édito

En juin dernier, je constatais dans l'éditorial la persistance d'un climat social inquiétant, la dilution des repères idéologiques et politiques traditionnels et la trop grande passivité des salariés face aux attaques dont ils étaient l'objet, en particulier avec la loi travail. Finalement, c'est l'imprévu qui arrive. Pouvait-on imaginer, il y a quelques mois, que le talon de fer qui brise depuis des années les aspirations du peuple travailleur à vivre dans la décence serait mis en difficulté de la manière que l'on vient de voir ? Pouvait-on imaginer que, forcé de ravalier son contentement et sa suffisance, celui qui avait décidé de prendre aux plus nombreux ce qui leur est nécessaire et de le transférer à ceux dont la seule inquiétude concerne les meilleurs moyens d'assurer la pérennité de leur richesse, serait contraint de reconnaître que ses mesures étaient injustes. Or, si injustice il y a avait, pourquoi n'avait-elle pas été vue ? Manque-t-on à ce point d'experts dans les hautes sphères de l'Etat ?

Cette dureté injuste ne laisse pas d'autre alternative que la protestation et l'action. Ce n'est qu'un petit détail mais nous l'avons pour notre part éprouvée en apprenant la baisse de la subvention que notre association reçoit du CNL pour la publication de *Faites entrer l'infini* et des *Annales*. Au final 1500 euros en moins. Ce qui oblige à baisser la pagination et à publier des revues moins riches en informations.

En réalité, bien de choses dépendent du mouvement social. Qu'on le veuille ou non, tout est imbriqué et la culture ne peut être épargnée ; elle n'habite pas une contrée séparée. En faisant vivre l'héritage culturel qui nous vient d'Elsa Triolet et d'Aragon, héritage dont la caractéristique est d'être de haut niveau en même temps qu'accessible à tous, nous contribuons à fortifier le mouvement social dans ce qu'il a de meilleur.

Ce mouvement social se montre de manière éclatante dans l'œuvre d'Emile Muller qui a longtemps travaillé aux *Lettres françaises*. Comme les grands photographes de son temps, il ne s'est pas contenté des célébrités, il est allé dans les rues populaires y surprendre la vie des gens, en lien avec leurs combats, leurs souffrances, leurs espérances. On sait que la littérature parle le plus souvent des gens aisés et de leur vie. Celle du peuple est plus difficile à rendre ne serait-ce que parce que le cadre de sa vie est moins aguichant et que les contraintes qu'il subit ne sont pas faciles à restituer. C'est cela que Muller montre sans dédaigner les célébrités de son temps (je pense à ce très beau portrait de Françoise Sagan jeune qui la fait surgir dans la fraîcheur innocente de ses 20 ans, trop vite perdue...)

La représentation des milieux populaires justement se retrouve dans les réflexions de Michel Dupré sur *l'ouvrier* qui prolonge ses propos sur la peinture de Courbet à partir du livre qu'Aragon lui a consacré.

Hervé Le Corre et Gilles Meschin, chacun dans son registre, celui du romancier et celui du chanteur, disent ce qu'ils ont emprunté à Aragon et comment son œuvre est devenue pour eux une référence incontournable.

Yves Lavoine met à jour les relations d'Aragon avec Jean-Richard Bloch lors de leur direction de *Ce soir*, de 1937 à 1939. Qu'en était-il de cette codirection ? Et d'ailleurs pouvait-il y avoir codirection ? Les textes de Bloch de cette époque (dont il serait équitable de faire une édition) comme ceux d'Aragon montre la différence de caractère des deux écrivains, en même temps que la complémentarité qui est la leur et qui ne venait pas seulement de leur accord politique. Rappelons ce qu'Aragon écrira de Bloch bien plus tard : « *C'était un homme dont la pensée était différente de celle de mon entourage à cette époque. Et puis, je dois le dire, j'y trouvais comme un grand repos.* » Sur le point du repos, on le croit sans peine.

Elsa Triolet est présente par quelques-uns de ses textes de *Ce soir* écrits en 1939, c'est-à-dire en un temps où le danger de la guerre enfle sans que l'opinion prenne bien la mesure du péril imminent. Cette forme de danse sur un volcan avant l'éruption est saisie par Elsa dans des petits instantanés qui mériteraient eux aussi une édition exhaustive.

En 1945, au sortir de l'Occupation Aragon a accordé un long entretien sur la poésie de résistance à Cristobal de Acevedo, un diplomate équatorien qu'on retrouvera vingt ans plus tard à l'initiative de *l'Histoire parallèle de l'URSS et des USA*. Aragon donne sa perception du rôle de la poésie et commente les œuvres des poètes qui se sont le plus exposés en cette période de grand danger pour la culture française et la civilisation. Cet entretien ne méritait pas l'oubli dans lequel il était tombé et nul doute qu'il intéressera les historiens de la littérature.

En complément aux biographies d'Aragon et aux travaux sur son père, Louis Andrieux, Nathalie Piégay vient de publier une sorte de biographie romancée de Marguerite Toucas, sa mère, intitulée *Une femme invisible*. L'auteur prend résolument le parti de Marguerite Toucas, victime de son temps, de sa famille, d'elle-même sans doute, et mal comprise par son fils. Le point de vue mis en œuvre est tout empreint du féminisme de notre temps. C'est un ouvrage qui ne laisse pas indifférent.

Juste avant le bouclage de ce numéro Jean Ristat a fait paraître aux Editions Helvétius *l'Album de la Saint-Jean*, un carnet de dessins intimes d'Aragon. Ils lèvent un peu le voile sur ses dernières années qui sont ordinairement l'objet de commentaires mal informés ou pernicious. Il en sera rendu compte dans le prochain numéro.

François Eychart